

L'ARCHITECTURE AU SERVICE DU SOIN

Constater que les désorganisations psychiques se projettent dans l'espace habité, c'est admettre que l'architecture puisse compléter l'ensemble des outils thérapeutiques. La notion de » être au service de « **signifie que l'enjeu n'est pas la production d'espace mais bien la nature des relations que les usagers entretiennent avec le lieu.** Il appartient donc aux différents acteurs qui interviennent dans l'élaboration d'un projet de ne pas perdre de vue qu'ils travaillent pour des personnes.

ENJEUX

L'homme est ainsi au centre des préoccupations. Celles des soignants, chargés de rétablir un contact avec ceux, qui, isolés, cherchent à revenir dans le monde, mais aussi avec ceux qui ont perdu tout espoir. Et celles des architectes, à qui l'on demande de mettre en espace le mode opératoire de la prise en charge institutionnelle organisée entre lieu de soin et lieu de vie. Mais un lieu de vie qui produit des liens entre ses habitants et le monde est implicitement un lieu de soin. Il n'y a donc pas de différence fondamentale entre eux, du point de vue de leurs qualités architecturales intrinsèques et de leur rapport à l'environnement.

SPECIFICITE

Si la psychiatrie est enfin parvenue à exister sur le même plan que les autres disciplines médicales, elle doit assumer ses spécificités architecturales, en s'affranchissant notamment de principes d'organisation cartésiens, rationnels et simplificateurs dont l'objet est de produire un outil adapté à un problème spécifique. Même si sa finalité est de guérir, la psychiatrie a ceci de plus que les autres disciplines qu'elle ne peut s'appuyer uniquement sur des processus techniques. La dimension humaine des rapports entre soignants et soignés dépassent le simple cadre de l'accompagnement du traitement que l'on est en droit d'attendre lors de tous séjours à l'hôpital, quelles qu'en soient les raisons. L'écoute et l'empathie des uns envers les autres font partie intégrante du soin. La spécificité de l'architecture psychiatrique réside dans cet espace qu'elle se doit de leur offrir, mais qui ne peut être identifié, quantifié et mis en relation avec les autres phases du processus de soin. Car il s'agit d'un espace diffus, distillé dans l'ensemble du projet. C'est un lien, un liant, un intervalle, un entre-deux, un entre-trois...Il n'est pas chargé d'une dimension productive. **C'est le lieu des possibles.**

OBJECTIFS THERAPEUTIQUES ET ORGANISATION DE L'ESPACE

Un bâtiment possède une dimension rationnelle, celle du fonctionnement, dont l'outil de mise en place et de quantification est le programme. Il définit une liste de locaux, leurs surfaces et le degré d'interaction qu'ils doivent entretenir les uns avec les autres. C'est l'expression d'un processus médical institutionnel où tout est contrôlé et où les éléments qui le composent occupent des emplacements prédéterminés.

EMPLACEMENTS/ESPACEMENTS

Un édifice est ainsi composé d'**emplacements** et d'**espacements** qui les séparent et les relie. Dilatés, étirés, fractionnés, ces derniers permettent l'**appropriation individuelle** de l'ensemble. Ce qui introduit la notion de **choix**, donc de **liberté**.

C'est la dimension poétique du bâtiment ; superflue et indispensable. S'il est construit en trois dimensions dans un temps donné, ce vide en est la cinquième. Non associée à des codes comportementaux parce qu'absente de la liste des fonctions, rien n'y est obligé : incontrôlable mais observable.

Pari risqué en psychiatrie où le sentiment d'insécurité n'est jamais bien loin. Mais il s'agit d'une zone franche, pas d'une zone d'ombre. On voit tout ce qui s'y passe, et tant mieux, parce qu'il s'agit bien d'une scène où chacun tient le rôle qu'il a choisi et peut en changer à tout moment: un instant observateur, un autre observé.

STRATES

L'architecture n'est donc pas monolithique. Elle propose plusieurs niveaux de lecture. Des choses sont visibles, d'autres cachées. Elle présente des ambiguïtés. Elle manipule plusieurs concepts simultanément.

Rendre ces diverses strates lisibles nécessite l'introduction au niveau de la conception d'une organisation invisible qui permet de traverser les différents univers. On peut ainsi, même si cela semble paradoxal, contrôler un espace de liberté. Des ruptures dans la lecture de l'espace et du temps, permettent des appropriations différentes d'un même lieu en fonction de l'histoire, de l'état physique, de l'état mental, des raisons de sa présence. En vérité, tout ce qui relie au monde, et qui fait que l'on est soi, ici et maintenant.

Faire exister ces endroits, c'est organiser un combat entre rationalité et subversion, et utiliser la complexité comme moyen. Dans ce contexte, la complexité ne s'oppose pas à la simplicité, qui reste le but ultime. Car c'est elle seule qui doit apparaître et se lire. La complexité se niche dans la superposition des différentes strates de l'architecture, dans sa dimension cachée, dans l'invisible. Sans elle, la simplicité se résumerait à la lecture évidente du fonctionnement.

UNE DIMENSION CACHEE : LA PROFONDEUR

Cette dimension cachée se vit plus qu'elle se lit. C'est une sensation mystérieuse qui se superpose au simple usage du lieu. Prenons comme illustration de ce propos l'architecture religieuse et plus particulièrement l'architecture cistercienne. On ne peut trouver de lieu plus dépouillé, plus simple dans le traitement des espaces. Et pourtant, on ne peut rester indifférent à l'atmosphère qui y règne et qui impose une attitude de recueillement, quelque soit les raisons qui nous y amènent. L'esthétique ne peut à elle seule expliquer la charge émotionnelle des lieux. L'alchimie se fait dans l'influence croisée des proportions, du traitement de la lumière, de l'emploi de la pierre, de la façon d'accéder à l'intérieur, de la situation de l'édifice, de son rapport à l'environnement et dans la recherche du plus grand isolement. Mais elle se trouve aussi dans l'esprit et les mains de ceux qui l'ont imaginée et bâtie, dans la force de leur spiritualité, de leur éthique et de leur technique, et qui perdure au-delà de leur disparition; la profondeur de ces hommes subsiste dans ces abbayes.

Cette notion de profondeur témoigne d'une densité spirituelle, d'une épaisseur intellectuelle mais aussi, au sens propre, de proportions qui permettent l'existence d'emplacements en creux, inaccessibles directement depuis l'extérieur et qui, avec l'idée d'ombre qui l'accompagne, enrichit l'ensemble de mystère. Un lieu dont tous les espaces sont visibles directement depuis l'entrée n'a pas de profondeur. Un bâtiment qui se dissimule a de la profondeur, à l'inverse d'un autre qui se présente de façon ostentatoire.

Cette profondeur est extrêmement présente dans l'architecture Japonaise qui ne travaille pas la lumière sans l'ombre, ni la simplicité sans la complexité. La confrontation permanente du yin et du yang dans le domaine spécifique de la conception architecturale produit des lieux qui n'obéissent pas qu'à des règles de composition, de géométrie, de rationalité et de fonctionnalité. Les Japonais ont peut-être cette sagesse qui consiste à ne pas dissocier la dimension spirituelle des choses de leur dimension rationnelle. C'est sans doute dans l'espace qui les sépare et les relie que se niche la profondeur. La fonctionnalité est une composante fondamentale de l'architecture mais elle n'en est pas l'essence. A ce que l'on peut considérer comme un moyen, car aujourd'hui, seul ce qui a une utilité peut exister, Maurice Sauzet oppose ou plutôt appose l'idée de « fonctionnalité du deuxième degré, celle des besoins psychologiques et sensoriels, celle d'un désir archaïque ».

N'opposons pas fonctionnalité et poésie, mais prenons garde à ne pas anéantir une composante essentielle de la nature humaine : son besoin de ressentir des émotions, des sensations. Les prises de décisions ne sont pas aux mains des poètes, alors que, comme nous le rappelle Hölderlin, « l'homme habite en poète ». Il faut des garde-fous face à des exigences sociétales faites pour les hommes mais qui les oublient en chemin. L'architecture écrit une histoire entre ces hommes et les lieux où ils vivent. Ce savoir de conteur ne se puise pas dans la logorrhée programmatique mais dans la volonté indéfectible de rester en contact avec la nature. C'est dans les rapports profonds que l'homme entretient consciemment ou non avec son environnement, qu'il puise sa force et son équilibre.

UN INTERVALLE SPATIAL DEDIE A L'ECOUTE

La complexité au service de la liberté se construit en nourrissant le projet de toutes les intentions qui ont présidé à sa naissance, et se poursuit en le débarrassant de tout ce qui parasite et empêche la perception de l'essentiel.

Il s'agit ainsi de se trouver dans un état propice à l'écoute du lieu, de soi-même et des autres. L'architecture doit favoriser cette communion en transcendant un discours convenu qui serait le reflet du pouvoir institutionnel. Etre au service du soin, c'est pour l'architecture taire son

savoir de façon à permettre une mise en mots de la souffrance, influencée le moins possible par des paramètres étrangers.

Oury disait en 1976 : « il s'agit de créer, dans un contexte de groupe, des espaces un peu vivables, qui ne soient pas bombardés par l'oppression, la ségrégation, les habitudes de pensée, les préjugés ; des espaces un peu libres, où la parole rendue possible favoriserait un processus de désaliénation au cœur même des organismes de soins les plus aliénés. »

L'architecture peut devenir expérience physique, sollicitation sensorielle et se dissoudre dans une pratique archaïque, voire animale du lieu ou du parcours basée uniquement sur l'expérience. A condition que cette noble intention ne soit pas au service de l'institution. Ce qui est bien souvent le cas. Il est par exemple fréquent de devoir monter des marches pour accéder à un bâtiment public ou religieux, et ceci pour bien montrer qui doit allégeance à l'autre. Dans le même ordre d'idée, les architectes s'appliquent à rendre l'entrée d'un édifice public la plus évidente possible, ce qui a pour conséquence de placer le visiteur dans un rapport dominant/dominé à son désavantage. Et le public de se plaindre si ce n'est pas le cas. Mais emmener quelqu'un où l'on veut peut se faire plus subtilement.

Augustin Berque, (vivre l'espace au Japon, PUF) qui a analysé le traitement de l'espace au Japon, nous rappelle que « notre propre organisation de l'espace commence à peine à entrevoir que les ordres simplistes et rigides du premier degré ne suffisent pas à l'homme. La grande vertu de la spatialité Japonaise n'est pas tant d'économiser l'étendue brute que d'offrir à l'homme les irrégularités, les rugosités, les prises qui lui permettent d'être là et de se situer dans le flux spatio-temporel en vivant chaque lieu à chaque instant. Pourquoi dans une déambulation, créer des incidents ? Il faut associer le corps aux impressions esthétiques et donner à celles-ci une réalité physique. Un geste provoqué par un lieu inscrit son existence dans le corps, donc dans sa mémoire. Il se l'approprie par sa propre expérience physique. »

Cette architecture de l'écoute, qui est aussi, dans le cas qui nous intéresse, celle de l'ennui et de la déambulation, existe dans les espacements. Le projet doit se construire à partir de leur traitement en tant que lieux, c'est-à-dire en tant que mise en espace d'une pratique qui est la prise de conscience d'être au monde.

Loin de ressembler à une introspection ou à un voyage initiatique au fond de soi-même, c'est une expérience sensuelle qu'il doit proposer. Cela suppose pour les architectes d'abandonner le schéma habituel d'appréhension des programmes qui privilégie l'organisation, la rationalité et l'emploi de la géométrie comme outil conceptuel, au profit de l'utilisation des ressources du site, de la recherche d'éléments permettant l'expérience corporelle organisés le long d'un parcours où sont privilégiés les sollicitations sensorielles et le contact avec la nature.

Il est moins question d'engager un conflit entre rigueur et sensibilité, que de tenter d'inverser l'ordre d'utilisation des différents moyens conceptuels dont l'architecture dispose.

HIERARCHISATION DES ESPACES ET SOCIALISATION

L'architecture est un vecteur de la relation au monde que souhaitent entretenir ses habitants, ses promoteurs et ses concepteurs. Elle joue un rôle social dans les rapports que tissent les hommes entre eux, mais elle intervient également dans la perception qu'ils ont d'eux-mêmes. L'interaction habitant/habitation règle les partitions de l'intime et du collectif, en s'attachant à créer le cadre du privé, du public et de ce qui se passe entre les deux.

PRIVE / PUBLIC / SEMI-PUBLIC : LES SEUILS

Architecturalement, la sphère du privé est la matérialisation de la personnalité de l'habitant. Le souci de représentation qu'il y développe introduit la notion de rapport à l'autre, dans un cadre qu'il s'applique à maîtriser et qu'il considère comme ami.

La limite entre cet espace et le monde est sensible, physiquement marquée. C'est une frontière matérielle qui garantit le contrôle des actions menées en son sein. Elle est assimilable à l'enveloppe corporelle, en ce sens qu'elle est la surface de contact entre l'être et ce qui l'entoure. C'est une peau qui donne plus ou moins à voir ce qu'elle renferme, de façon plus ou moins ambiguë (transparence). C'est l'interface entre intérieur et extérieur qui délimite autant ce qu'elle renferme, l'espace privé, que ce qui l'entoure et qui se trouve être l'espace public. Physiquement, elle peut être un simple franchissement, qui ne dure qu'une fraction de seconde. On passe ainsi sans transition aucune, d'un univers à un autre. Mais ce peut aussi être un vrai espace, chargé dans sa nature et dans sa composition de tout l'inconscient des rapports que l'on entretient avec le dehors, selon qu'on le considère comme familier ou étranger. Il reflète l'idée que l'on se fait de l'autre, des autres. C'est un seuil porteur d'usages et de pratiques induit par notre culture, par la typologie des bâtiments et par l'urbanisme. Si dans notre civilisation occidentale, il se résume souvent à une simple porte, fermée à clef la plupart du temps, il n'en est pas ainsi partout. Dans des pays plus méridionaux, le trottoir est une véritable pièce qui appartient à la maison, mais aussi aux autres maisons, ce qui fait qu'on ne sait plus très bien chez qui l'on est, à moins qu'on ne soit chez personne, ce qui en fait un lieu autonome. Chez les Japonais, le passage de l'extérieur à l'intérieur de la maison est traditionnellement constitué de sept seuils successifs (engawa). Il gère en douceur le passage du dehors au-dedans, en provoquant par la mise en place d'éléments constructifs, (marche, avancée de toiture, poteau, etc.), des postures qui éprouvent le corps et l'amènent progressivement à l'intérieur.

Si l'on admet que l'inconscient s'approprie des objets extérieurs qu'il considère comme sources de plaisir, ceux qui restent en dehors de son champ sont des objets haïs. Par extension, l'extérieur est le lieu des démons et de la haine, et l'intérieur celui des anges et de l'amour. Trouver des passerelles entre les deux, notamment à l'endroit du seuil, c'est réconcilier ces objets et gagner en sérénité. Mettre en place ces espaces intermédiaires et cadrer précisément des vues choisies, c'est, à travers des résolutions architecturales, influencer l'état psychologique des habitants. C'est aussi, en introduisant la nature au creux du bâti, positionner l'homme habitant dans un contexte familial.

L'AU DELA DES BATIMENTS

Le seuil ne marque pas la fin de l'existence d'un bâtiment. Son influence dépasse largement ses murs. En agissant sur le paysage dans lequel il s'inscrit, il façonne la perception lointaine qu'on a de lui. La pratique que l'on a du lieu est ainsi influencée dès le premier contact fût-il visuel.

La nature et le traitement de la phase d'approche sont donc primordiaux et l'évaluation de cette aire d'influence dépend de nombreux paramètres au rang desquels se trouvent les capacités réceptives des gens, les raisons de leur présence et la puissance de l'environnement. En fonction de la densité du bâti, les zones d'influences de plusieurs bâtiments se chevauchent, leurs « histoires » se mélangent et produisent une ambiance non plus liée à

chacune des constructions mais à l'ensemble constitué. Selon sa taille, l'ensemble urbain peut comporter plusieurs ambiances et constitué un quartier. La sensation d'appartenance à tel ou tel quartier dépend de la résonance qui s'établit entre l'être et le lieu. Il ne s'agit pas de paramètres géographiques mais de la conscience de l'harmonie née de l'osmose entre l'homme et l'endroit où il se trouve.

L'interaction des zones d'influence exercées par les bâtiments est incontrôlable dans son ensemble. La ville y puise son caractère. Les tentatives de contrôle réalisées dans une unité de temps très courte par les plans d'urbanisme, (exemple des villes nouvelles), se sont soldées par des échecs du point de vue de leur capacité à produire du lien.

Le temps est un facteur indispensable à la construction de la ville, qui doit nécessairement s'appuyer sur ce qui existe pour se développer et assimiler les évolutions. L'objet conçu dans sa globalité, en un temps donné, est figé dans son état initial. Les erreurs sont entérinées et aucun espace vierge n'est prévu pour l'appropriation collective et individuelle de l'ensemble. Ces géographies du possible ne doivent pas être considérées comme des zones de non droit où règne l'insécurité, mais comme des respirations dans la densité des compositions. Cela veut dire qu'elles ne sont pas laissées à l'abandon, mais que leur aménagement propose, au lieu d'imposer.

Cette liberté pose la question de l'usage de ces lieux et de la capacité des usagers à les utiliser. Ils sont avant tout des espaces intermédiaires se situant à l'interface de zones fonctionnelles et ils peuvent de ce fait, difficilement supporter des notions d'habitabilité au sens domestique du terme. Ainsi, les gens qui vivent dans la rue sont-ils condamnés à se déplacer sans cesse par, entre autre, l'impossibilité de se constituer un espace personnel.

L'errance serait elle due plus au fait de ne pas appartenir à un lieu que de ne pas en posséder un ?

Le carton posé à même le sol a pour but d'isoler du froid et de repousser le sentiment d'errance. Il raccroche au monde.

Quelle que soit l'échelle des espaces considérés, les « terres vierges » jouent un rôle majeur dans la capacité d'appropriation que l'homme développe face aux architectures qui lui sont dédiées. Dans les situations où le trouble psychologique existe, il devient un outil thérapeutique dans le processus qui vise à rattacher l'homme qui souffre à un environnement proche ou lointain, ce qui peut sans doute être considéré comme un des objectifs majeurs de la psychiatrie.

IMAGE : MONTRER OU CACHER ?

« La folie ayant été mise hors la loi par les aliénistes, du dix neuvième siècle au trois quart du vingtième, les « fous » ont été conséquemment mis hors citoyenneté. » J.L. Roelandt.

Il est donc aujourd'hui temps de travailler à leur réhabilitation en tant que citoyens, en agissant sur le regard que la société porte sur la « folie » et dont l'image des lieux de soins est un vecteur.

Pour servir les intérêts de la Santé Mentale, les lieux de sa pratique doivent-ils être traités de façon ostentatoire ou au contraire se fondre dans leur environnement ?

Les faire disparaître visuellement en lui faisant revêtir des habits qui ne sont pas les siens (logements, commerce, bureaux), c'est accepter intrinsèquement qu'elle est au banc de la société, qu'elle y restera, et que le pis-aller consiste à organiser le déni de la « Folie », sur des fondements équivalents à ceux qui ont conduit il y a deux siècles, à la construction des asiles.

Afficher leur présence et permettre leur identification par une architecture spécifique dont il reste encore à définir la typologie pose deux problèmes : la tentation d'inventer un modèle d'architecture psychiatrique qui figerait dans des résolutions entérinées par avance et universelles, des problèmes dont deux des caractéristiques principales sont leur spécificité et leurs différences ; risquer d'accroître le phénomène de rejet en désignant à la vindicte publique la représentation physique de leur crainte, et en matérialisant une différence dont les gens qui souffrent aimeraient bien se débarrasser.

La question est d'importance et il semble hasardeux de vouloir y répondre de manière générale et définitive. Autrement dit et avant de pouvoir analyser quelques expériences, il convient d'aborder la question au cas par cas, en privilégiant simultanément l'analyse des spécificités des projets et celle du contexte dans lequel ils vont devoir s'inscrire.

On peut néanmoins tenter de définir des objectifs selon deux points de vue : celui de l'environnement et celui de la destination du bâtiment.

Le projet doit intégrer à la fois les spécificités de l'activité qu'il accueille et celle de l'environnement dans lequel il est implanté. C'est donc de la prise en compte du contexte que viendra le salut. Il devra de plus satisfaire aux règles élémentaires de confort, et bénéficier d'une budgétisation conforme aux normes en vigueur, ni plus, ni moins. On peut ainsi espérer construire un bâtiment qui participe à l'équilibre environnemental et qui répond aux aspirations de ses habitants. L'intensité du sentiment d'appartenance à un lieu et au-delà, à une entité sociale, est proportionnelle à la qualité architecturale qu'il propose. Elle est un vecteur fondamental d'acceptation de l'individu par la collectivité. C'est par une réponse architecturale qui ne soit ni ostentatoire, ni absente que la Santé Mentale peut assumer une domiciliation urbaine positive.

CONCLUSION

Construire n'a pas pour simple but de protéger de la pluie et du froid. C'est une composante essentielle de la relation qu'établissent les hommes et le monde dans leur comportement et dans l'image qu'ils veulent projeter.

La prise de conscience des limites de la géométrie et de la rentabilité de l'espace fonctionnel ouvre des perspectives où l'expérience physique et sensuelle des lieux aide au recouvrement de l'harmonie entre l'homme et ce qui l'entoure, y compris lui-même.

Si la psychiatrie s'attache à réparer le défaut de lien entre le patient et son environnement, elle peut s'appuyer sur l'architecture, en la considérant comme un moyen qui permet, patiemment, de redonner aux gens qui souffrent une image positive de leur corps et de leur présence au monde.

Ils existent, et construire pour eux doit en être une preuve.

